

Elle se penche à la fenêtre,
Et se dit : Il la voit peut-être !
Que ne puis-je voler ainsi !
Étoile d'amour, je t'envie !
Je voudrais vivre de ta vie,
Pour ne plus soupirer ici !

J. LENOIR.

LITTÉRATURE CANADIENNE.

UN BAL

DE

FAUBOURG.

(Suite.)

C'était merveille, c'était charmant, j'étais enchanté. Alors je me mis à rire, à part moi, de nos quadrilles, de notre valse, de notre polka même, danses mesquines et sans animation aucune, comparées avec un rill comme celui qui s'exécutait sous ma vue. Nos danseurs venaient de commencer, et déjà ils avaient la figure toute en feu ; ils s'animaient, s'animaient toujours, et toujours montrant, développant de nouvelles grâces, improvisant de nouveaux pas, de nouvelles figures. J'étais assis près de Sophie que j'avais oubliée pendant l'action, quand derrière moi j'entends :

— Tu t'en iras comme tu pourras, ma beauté.

L'enfant frémit de la tête au pied, mais ne répondit rien. C'était Jos qui lui donnait un avis préalable afin qu'elle n'en prît cause. Un mot de ma bouche la rassura ; elle avait tort pourtant.

Après le rill aussi acharné que gracieux, puisqu'il avait duré vingt minutes, le héros alla déposer son héroïne à demi renversée dans ses bras sur le siège le plus prochain, au milieu des applaudissements et de l'admiration de tous les assistants émerveillés. Chacun le félicita, chacun souhaita pouvoir en faire autant ; et tout le monde, même les demoiselles, allèrent à la table de Mlle Milie prendre

un verre à leur santé. Jo me rendis à la table comme les autres.

Mlle Milie avait été chercher une bouteille de vin discrètement cachée dans une armoire, et qu'elle avait mise en réserve pour les dames. Elle me fit l'honneur de verser le premier verre pour Sophie, en disant que c'était d'excellent vin ; je la crus sur parole et fis mieux que saint Thomas, dans cette affaire, car je crus sans toucher. La couleur de ce vin ne me donnait aucune tentation bachique. L'on servit toutes les dames de ce nectar, et les hommes s'emparèrent de la caraffe au whiskey. Je tends mon verre, l'on verse sans ménagement. A peine ai-je porté cette maudite boisson à ma bouche que je la rejette aussitôt sur le plancher. C'était tout bonnement du vitriol mêlé à de l'eau tiède, le tout assaisonné de poivre rouge et de couperose. J'avais déjà bu quelque chose de semblable, en voyage, à la Longue-Pointe et à Sainte-Scholastique, et j'avais immédiatement, (pardonnez-moi le mot,) j'avais, dis-je, été immédiatement malade à en rendre l'âme. Ces messieurs n'avaient probablement pas été informés de ce qui m'était déjà arrivé ; ils m'auraient sans doute pardonné cette marque non équivoque de dédain. Ils se formalisèrent au dernier point de ce que je n'avais pu avaler mon verre et que j'avais fait une affreuse grimace en en rejetant le contenu par terre. J'entends aussitôt chuchoter de tous côtés :

— C'est quelque sauteur de comptoir, quelque aigrefin, et ça fait le dégoûté, le difficile.

D'autres soutiennent que je suis un clerc notaire tout dernièrement échappé du collège ; chacun de me jeter son mot, son épithète par la tête. Je n'entendais de toutes parts, fortifiées d'un gros juron, que les cris de :

— L'aigrefin !...

— Le sauteur de comptoir !...

— Le clerc notaire !...

Et maintes autres injures de ce genre. On semblait avoir oublié tout le reste pour ne penser qu'à m'insulter et m'injurier.

Cependant, ils parlaient et criaient sans s'adresser à moi directement. Je commençais à croire qu'il était prudent de me retirer du bal, quand Sophie vint me dire tout bas que Jos voulait tout simplement me faire passer par la fenêtre, que je le